

Chapitre 1

Des mains inconnues me caressent dans le noir. L'air sent le sexe, l'encens et la sueur. Des bouches sans visage dévorent de baisers mon ventre et mes seins nus, et je me cambre pour offrir mes mamelons affamés à ces lèvres chaudes et audacieuses.

Oh oui... La tension monte entre mes jambes. Un souffle chaud effleure mes cuisses ouvertes, s'approche de ma chair frissonnante.

Oui, embrassez-moi ici...

Des doigts écartent mes replis les plus intimes et le plaisir se répand dans mes veines comme du feu liquide. Je tremble de la tête aux pieds, brûlante, haletante.

Je suis au bord de l'orgasme.

Mes paupières frémissent. Il fait toujours sombre mais une pâle lueur baigne la scène d'une lumière bleutée. Des corps nus, magnifiques, ondulent autour de moi. Des hommes, des femmes enlacés dans la pénombre. Une bouche gourmande excite

sans relâche la pointe durcie de mes seins. Et cette langue entre mes cuisses... chaude, mouillée, douce comme de la soie... Elle tourmente mon clitoris gonflé, le caresse, le suce de plus en plus ardemment...

Oh oui !

Le wagon a une secousse et je me réveille en sursaut.

Oh non, je suis dans le train !

Je prends une longue respiration. Ai-je gémi de plaisir dans mon sommeil ? Le désir continue à irradier entre mes cuisses. Je les serre l'une contre l'autre pour me calmer sans aucun résultat

Détends-toi.

Attrapant ma bouteille d'eau, j'avale une longue gorgée tout en regardant par la fenêtre : le train ralentit et s'arrête en grinçant dans la petite gare de Goleta, en Californie. C'est le terminus, je suis arrivée.

Les autres passagers se lèvent et rassemblent leurs affaires, mais je ne parviens pas à me résoudre à en faire autant.

Pourquoi suis-je venue ici ? C'est une idée stupide.

Mais non. Ce séjour sur la côte de Santa Barbara a justement pour but de me forcer à quitter mon petit univers cloisonné et de m'arracher à cette solitude qui commençait à me rendre folle. Ma psy m'encourage depuis des mois à sortir de ma

maudite coquille. Quelle meilleure occasion que cet atelier d'écriture ? Je vais rencontrer un petit groupe de romanciers avec lesquels je discute sur internet depuis déjà deux ans. Ce sera une expérience amusante et sans risque.

Sûrement.

Mais mon cœur bat à grands coups désordonnés. D'un geste nerveux, je repousse en arrière le fouillis de boucles blondes qui me sert de chevelure. J'aurais dû rester chez moi, à Seattle. Tout est si simple là-bas. J'écris mes livres dans mon petit appartement. Je fais leur promotion sur internet, à l'abri derrière mon ordinateur. Je n'ai aucun besoin de rencontrer qui que ce soit, à part la serveuse du café Starbucks au coin de ma rue et une poignée d'amis que je connais depuis toujours. Ils ont tous trouvé que ce séjour sur la côte Ouest était une excellente idée. Mais moi je n'en suis pas du tout sûre.

L'heure est venue de prendre ta vie en main, Bettina.

Je sais, et c'est pour cette raison que je suis ici.

Alors descends de ce train. Cesse de te conduire comme une poule mouillée !

J'attrape le sac qui renferme mon ordinateur portable et quelques livres, j'y glisse mon pull et me faufile entre les rangées de sièges en vinyle bleu, les jambes ankylosées par plus de trente heures de voyage. Laisant derrière moi l'atmos-

phère confinée du wagon, je saute sur le quai et respire une grande goulée d'air frais et iodé.

Quelle merveille !

Des collines se détachent au loin dans le ciel d'un bleu intense, parsemées de petites fleurs sauvages jaunes et pourpres. L'impression d'espace est incroyable et j'éprouve immédiatement une sensation de liberté un peu grisante.

Qui sait ? Ce séjour va peut-être très bien se passer, finalement.

Je souris, rassérénée par cette idée.

— Bettina !

J'aperçois Viviane Shaw, qui m'adresse de grands signes à l'autre bout du quai. Elle ne passe pas inaperçue avec sa voix rauque, sa silhouette d'amazone et ses cheveux noirs, panachés de rouge. Viviane est le membre du groupe dont je me sens la plus proche. Dans les années 1980, elle était la chanteuse d'un groupe de rock et aujourd'hui encore, à 46 ans, elle a une allure folle avec son jean clouté, son T-shirt noir, et la multitude de bijoux en argent qui cliquettent à ses poignets et à son cou. Elle m'accueille d'un sourire chaleureux et m'enlace aussitôt dans une étreinte qui sent bon le lilas.

— Désolée d'arriver si tard, dis-je, un peu déstabilisée par son accueil spontané.

— Aucune importance, j'en ai profité pour faire des courses en ville.

Elle me dévisage.

— Tu es encore plus ravissante que sur les photos. C'est toujours un peu bizarre de se retrouver face à une personne qu'on ne connaît que par internet, tu ne trouves pas ?

— Je ne sais pas... en fait, tu es la première personne du groupe que je rencontre en vrai.

— Eh bien, mieux vaut tard que jamais, n'est-ce pas ?

Viviane me sourit de nouveau et je sens que je commence à me détendre. Quelque chose en elle me met en confiance, peut-être le fait qu'elle soit si belle, avec ses pommettes hautes et ses yeux bruns lumineux, légèrement bridés. C'est fou, elle a l'air plus jeune que moi malgré nos vingt ans d'écart.

— Tu dois être fatiguée par le trajet, Bettina. Et tu as sûrement faim. Tu veux qu'on s'arrête manger quelque chose ?

— Non, merci. J'ai grignoté un sandwich dans le train.

— Ton voyage s'est bien passé ?

— C'était long, mais très beau, on a traversé des paysages magnifiques. Et puis je me suis laissé bercer par le roulis du wagon, c'était très apaisant. Je ne prends jamais le train d'habitude, et là j'avais l'impression de partir à l'aventure !

Elle me sourit.

— Ça tombe bien, non ? Quelque chose me dit que tu as besoin de vivre des aventures... pas vrai ?

— Très vrai, même !

Cette fois, ma timidité s'est totalement envolée, dissipée par cette conversation légère, et quand nous arrivons sur le parking, je me sens toute ragaillardie. Elle se dirige vers un énorme break gris métallisé, recouvert d'une couche de poussière jaune. Une grosse truffe noire est collée à la vitre arrière.

— J'ai amené Sidney, dit-elle en désignant l'animal, j'espère que ça ne t'ennuie pas ?

— Au contraire, j'adore les chiens. Je rêve d'en avoir un, mais il ne serait pas heureux en ville.

Sid est un énorme bouledogue couleur caramel avec de bons yeux bruns et des babines relevées aux commissures : on jurerait qu'il sourit. Il pousse des petits grognements plaintifs quand Viviane ouvre le hayon arrière.

— Il est gentil ?

— Oh oui. C'est une crème. Bon chien, Sid. Tiens-toi tranquille.

Je range mes bagages à l'arrière, gratifie Sid d'une petite caresse derrière les oreilles et monte m'installer à l'avant. Du rock métal se met à hurler dans les haut-parleurs quand Viviane met le contact, mais elle baisse immédiatement le son, et elle se tourne vers moi avec un sourire.

— Je suis ravie que tu sois là, Bettina.

— Merci de m'accueillir.

— Et détends-toi, mon ange. Tu n'as rien à craindre.

Oups. C'est donc que je n'ai pas l'air si détendue que ça, finalement...

— Le groupe est très sympa, tu verras, reprend-elle, et l'ambiance très familiale. Et puis, on discute depuis si longtemps sur internet qu'on se connaît déjà. Même si tu es encore plus timide que je ne le pensais.

— Je sais. C'est le drame de ma vie !

En fait, même si je lui parais peut-être tendue, je me sens réellement bien avec Viviane. Elle a l'art de vous mettre à l'aise.

— Et je compte bien sur ce séjour pour travailler sur cette fichue timidité. Moi qui ai trop tendance à vivre en ermite, ça va me faire du bien.

Elle me sourit et je sais qu'elle me comprend.

De vieilles maisons pittoresques forment des petits îlots de vie le long de la route, séparés par des champs, des eucalyptus et des prés vallonnés où paissent des vaches. Elles lèvent paisiblement la tête sur notre passage, comme si elles regardaient le monde défiler sous leurs yeux. C'est peut-être ce que j'ai fait moi aussi pendant toutes ces années.

— J'ai lu tes romans, tu sais, reprend Viviane. Toutes ces femmes brisées par un destin contraire... Je serais incapable d'écrire sur des sujets aussi tragiques !

— Et moi je ne sais pas comment tu fais pour écrire des histoires d'amour. Peut-être parce que je n'y crois pas.

Le visage de Viviane s'adoucit.

— Oh, moi j'y crois. Dur comme fer.

— Ton mari te manque toujours ?

Aussitôt, je regrette de ne pas avoir su tenir ma langue, mais elle ne s'en formalise pas.

— J'ai perdu Malcolm il y a treize ans mais il me semble que c'était hier. L'amour ne meurt jamais.

— Sûrement...

Elle se tourne vers moi, le regard interrogateur.

— Tu n'as jamais été amoureuse, Bettina ?

— Non. J'ai eu des petits amis, bien sûr, mais... sans plus, dis-je en haussant les épaules.

— Le jour où tu rencontreras l'amour, le vrai, tu seras emportée malgré toi. Tu n'auras pas le choix. C'est une force à laquelle on ne peut pas résister.

Je lui souris.

— C'est ce que tu écris dans tous tes romans.

— Tu les as lus ?

— Bien sûr ! Et aussi les policiers historiques de Patrice, les récits épiques de Kenneth... A vrai dire, j'aime beaucoup les nouvelles d'inspiration urbaine d'Audrey et les bandes dessinées un peu gore de Leo.

— Et pas les thrillers de Jack ?

— Eh bien... je les trouve brillants, c'est sûr, mais ils sont un peu trop glauques à mon goût. Nous avons tous une plume très noire, c'est ce qui nous a réunis, mais je suis une sensible, au fond. Probablement trop, j'ajoute avec un petit soupir.

— Ne dis pas ça ! Tu sais, j'ai le même sentiment que toi. Les romans de Jack sont vraiment torturés, pire que les histoires gore de Leo. Ça me donne des cauchemars, et rien que d'y penser j'ai des frissons ! Ah, ça y est, on y est. Voilà ma rue.

Sa « rue » est en réalité une route bordée d'eucalyptus gigantesques. Les champs ont cédé la place à un relief plus rocailleux tandis que nous nous rapprochions de la mer et je baisse la vitre pour respirer l'odeur iodée de l'océan.

— C'est magnifique !

— N'est-ce pas ? Je suis tombée amoureuse de cet endroit à l'instant où je l'ai vu, et à vrai dire je ne crois pas que je pourrais écrire ailleurs. J'espère que tu t'y plairas, en tout cas.

— J'en suis sûre.

Elle se gare au bout de la route, devant une maison de style espagnol coiffée de tuiles rouges et percée de grandes fenêtres en ogive. Une bougainvillée jaune tapisse la façade en stuc blanc. Viviane ouvre le hayon pour faire descendre Sidney qui saute sur le sol avec une souplesse confondante pour un animal aussi massif. Le grondement assourdi des vagues me parvient.

— On sortira tes bagages plus tard, dit Viviane. Viens, je vais te présenter tout le monde.

Elle me guide dans une très belle cuisine rustique avec de grandes dalles au sol et de grosses poutres au plafond. Il y a une cheminée tout au fond, devant laquelle sont disposés deux fauteuils en cuir havane et une longue table de bois brut, de couleur sombre.

Les plans de travail et les éléments de cuisson sont rassemblés au centre de la pièce, en îlot. Une femme d'une cinquantaine d'années, aussi menue qu'un moineau, cheveux bruns coupés court, est occupée à trancher des légumes.

— Bettina, voici Patrice Michaels, notre auteur de romans policiers historiques.

Ses traits sont aigus, ses yeux perçants. Elle a la réputation d'être d'une franchise parfois brutale mais elle a énormément de talent et elle écrit depuis plus longtemps que nous tous. Je me sens pétrifiée de timidité tandis qu'elle m'observe de la tête aux pieds.

— Bonjour, Bettina. Tu as fait bon voyage ?

— Oui, merci.

— Le dîner sera prêt dans une heure.

— Patrice est une cuisinière hors pair, glisse Viviane, amenant enfin l'esquisse d'un sourire sur le visage sévère de la romancière.

— N'exagérons rien.

Viviane a le don de détendre l'atmosphère et je

me félicite qu'elle soit là pour faire le lien entre le groupe et moi. C'est un peu grâce à elle si je suis là. Si elle n'avait pas autant insisté, je ne serais pas venue.

— Bonjour Bettina ! Ravi de te connaître !

Un homme massif aux épais cheveux gris et aux yeux bleus vient d'entrer, un large sourire aux lèvres. Il s'agit de Kenneth Bergen, le doyen du groupe.

— Bonjour, Kenneth. Je suis très heureuse de faire ta connaissance.

Il engloutit ma main dans la sienne. Son étreinte est chaude, réconfortante.

— Tu es ravissante. N'est-ce pas, Audrey ? demande-t-il par-dessus son épaule.

Audrey Leclair se tient sur le seuil. Elle est toute menue, avec de longs cheveux noirs et d'immenses yeux bleu pervenche frangés de cils très fournis. Sa silhouette est celle d'une adolescente — à l'exception de sa poitrine généreuse, largement dévoilée par son haut de Bikini.

— Adorable, acquiesce-t-elle en m'observant.

Son sourire dévoile une fossette sur sa joue gauche et je ne peux m'empêcher de trouver ça terriblement sexy.

Très à l'aise, elle passe un bras autour de mes épaules pour m'embrasser. Décidément, ici, la timidité n'a pas droit de cité... et c'est plutôt bien.

Elle sent le citron. Et elle respire le sexe. Une bouffée de chaleur me monte aux joues.

Qu'est-ce qui me prend ? Ce doit être mon rêve dans le train...

Je recule et elle continue à me sourire.

— Oui, tu es une vraie beauté, Bettina.

Elle me pince gentiment la joue et je me sens rougir comme une collégienne pendant qu'elle se tourne vers Kenneth avec un sourire taquin.

— Que penserait ta femme si elle savait que tu es entouré par un essaim de jolies filles ?

Kenneth se met à rougir, mais en réalité il a plutôt l'air flatté d'être l'objet de toutes les attentions.

— Gracie sait qu'elle règne sans partage sur mon cœur. Mais mon regard d'esthète n'en reste pas moins sensible aux jolies femmes.

— Allez, viens, me dit Viviane. Je vais te montrer ta chambre. Je t'ai installée dans l'un des cottages.

Et je lui emboîte le pas, encore un peu étourdie par ma réaction à l'étreinte d'Audrey.

La maison est claire et très spacieuse. Une arche sépare la salle à manger et le salon, où des canapés en cuir débordent de coussins aux couleurs chaudes. On a tout de suite envie de s'y lover et je sais que je vais me sentir bien ici, dans ce décor à la fois élégant, chaleureux et confortable. Sur le côté, j'aperçois des dunes de l'autre côté de la

porte-fenêtre et Viviane m'explique que c'est le chemin le plus court pour aller à la plage.

Mais pour l'instant, nous traversons un grand patio dallé. Une vraie merveille, une fois de plus. Là encore, une bougainvillée escalade le mur. Ses fleurs d'un orange délicat tapissent la pergola. D'énormes pots de terre cuite accueillent des touffes de romarin et de lavande, dont les parfums s'exhalent au soleil. Des chaises en fer forgé sont disposées autour d'une longue table de bois, à l'ombre de laquelle je vois Sid, couché dans son panier. Il se lève pour nous accueillir et je caresse sa grosse tête hilare. Son poil court est rêche sous ma paume.

En me redressant, je contemple les vagues bleu et vert qui s'écrasent sur la plage, en contrebas.

— Cet endroit est incroyable, Viviane.

— C'est la maison de mes rêves. Je suis venue me réfugier ici après la mort de Malcolm et... je suis restée.

— Qui pourrait avoir envie de quitter un endroit pareil ?

— Je suis heureuse que ça te plaise. Tout va bien, jusqu'ici ?

Je lui souris.

— Oui, tout va bien. Très bien.

— Même après avoir rencontré Patrice ?

Hum. A l'évidence, Viviane lit en moi comme dans un livre ouvert. Mais en même temps je

n'ai jamais été très douée pour dissimuler mes émotions.

— Je dois reconnaître qu'elle est intimidante.

— Ne t'inquiète pas, elle aboie plus qu'elle ne mord. Tu verras, c'est une femme adorable sous des dehors parfois rugueux. Elle s'adoucira d'ici peu, quand je lui aurai fait avaler quelques bouteilles de mon pinot noir. Le bon vin est son talon d'Achille.

Elle me décoche un clin d'œil et je ne peux pas m'empêcher de rire.

— Heureuse d'apprendre qu'elle en a un !

— Viens. Le cottage est par ici.

Sid nous précède sur un petit sentier gravillonné blotti entre deux vieux cyprès. Au bord de la plage, deux maisonnettes de bois coiffées de tôle ondulée se dressent côte à côte, toutes deux précédées d'un petit porche égayé par une fougère en suspension. Des touffes d'herbe poussent ici et là entre les planches, et l'ensemble est un peu sauvage, adorable. On dirait deux cabanes sorties d'un livre de contes.

Viviane se dirige vers le premier cottage et ouvre la porte peinte en bleu. A l'intérieur, j'aperçois un lit immense recouvert d'un gros édredon bleu et blanc, flanqué de deux tables de chevet assorties, et, sous la fenêtre à petits carreaux, une chaise recouverte de tissu écru et une table de bois, assez grande pour accueillir mon ordinateur portable

et quelques livres. Le sol est de bois, la fenêtre ornée d'adorables petits rideaux blancs.

— Ça te plaît ?

— J'adore !

La pièce sent bon le bois coupé et l'air marin.

— Qui occupe l'autre cottage ?

— Pour l'instant, personne. J'ai pensé que tu te sentiras plus à l'aise que dans la maison, mais si tu veux changer avec un autre pensionnaire il n'y a pas de problème.

— Non, non, j'aime beaucoup cet endroit, il est fantastique. Merci, Viviane.

Elle ne peut pas savoir combien il est important pour moi d'être ici, avec elle, au moment où j'essaie de déployer timidement mes ailes.

Elle me tapote l'épaule d'un geste amical.

— Il n'y a pas de quoi. Tu as l'air fatiguée, pourquoi ne pas faire la sieste en attendant l'heure du dîner ?

— J'ai du mal à garder les yeux ouverts, c'est vrai. Pourtant, j'ai bien dormi la nuit dernière et je me suis même assoupie dans le train.

Des images de mon rêve érotique me reviennent aussitôt par flashes et j'ai soudain la sensation que mon visage est en feu. Ces mains sur mon corps nu, cette bouche sur mon intimité...

N'y pense pas !

— A tout à l'heure, alors. Tu viens, Sid ?

Une fois seule, je m'assieds sur le lit et regarde

par la fenêtre. J'ai l'impression d'être au spectacle : le ciel vire au gris à cause du brouillard de la fin d'après-midi, mais la vue sur les dunes et la plage en contrebas est splendide. Et des vagues s'écrasent sur le sable blanc, bleu et vert, frangées d'écume. C'est vraiment somptueux.

Je pousse un long soupir tout en essayant de relâcher la tension accumulée dans mes épaules après ces heures et ces heures de voyage. Je m'allonge sur l'édredon et, pour la première fois depuis que j'ai quitté mon appartement à Seattle, je m'autorise à me détendre. Quelques instants de repos ne peuvent pas me faire de mal...

Le lit est moelleux, le bruissement des vagues hypnotisant. Je ferme les yeux et mon rêve revient aussitôt m'assaillir. C'est toujours le même, depuis des mois : je suis nue, livrée à des mains et à des bouches sans visage. Le désir monte en moi comme la lave d'un volcan mais, juste au moment où je vais atteindre l'orgasme, je me réveille brutalement. Quand je suis chez moi, j'attrape mon vibromasseur dans le tiroir de ma table de nuit et je m'amène au plaisir, toute seule dans mon lit.

Beaucoup trop seule, à en croire ma psy. Elle a raison, je le sais bien, mais je suis fatiguée de ces relations vides de sens et je ne me sens pas prête à me lancer dans une nouvelle histoire.

Le seul fait de penser à mon rêve a suffi à

réveiller mon désir et la pointe de mes seins se tend douloureusement sous mon chemisier.

Mais pourquoi ai-je laissé mon vibromasseur dans ma valise ?

Il y a si longtemps qu'on ne m'a pas caressée... Des mois. Ça ne me manque pas tant que ça dans ma vie de tous les jours mais, la nuit, le même rêve revient me hanter et il est chaque fois plus réel.

Relaxe-toi.

Plus facile à dire qu'à faire. Il me *faut* ce vibromasseur !

Le premier que j'ai acheté était pourpre. Je l'avais commandé sur internet à minuit, un soir de déprime, et j'ai passé un week-end entier avec ce gadget bourdonnant entre mes cuisses, enchaînant orgasme sur orgasme.

Le deuxième était rose et rugueux, le troisième en chrome étincelant. Je suis rapidement devenue experte en sex-toys. C'est tellement plus simple que de sortir avec quelqu'un avec qui on n'a pas vraiment d'affinités ! Un peu de gel lubrifiant, un roman sexy et le tour est joué. Mais, depuis que je ne fréquente plus que mon vibromasseur, je fais ces rêves bizarres où je me réveille au bord de l'orgasme, moite et brûlante. Terriblement frustrée.

Je me tourne sur le côté pour chercher la fraîcheur de l'édredon. Je voudrais dormir mais je ne parviens pas à penser à autre chose qu'à mon

vibromasseur resté au fond de ma valise et à ce maudit rêve.

Des corps qui se pressent sur le mien, peau contre peau. Même dans mes rêves je peux sentir l'odeur un peu acide du sexe et de la sueur. Des mains douces glissent sur moi, se faufilent entre mes cuisses... Des doigts habiles pincent mes mamelons, mon clitoris... Mon corps se soulève, tendu de désir. Une bouche se presse sur mon entrejambe, une langue chaude s'insinue dans ma fente humide...

Oh oui, oui...

La porte du cottage s'ouvre brusquement et je m'assieds d'un bond, un cri au bord des lèvres. Audrey est là, aussi empourprée que je le suis, mes valises à bout de bras, et j'ai l'impression que mon cœur cogne comme un marteau dans ma poitrine.

— Bon sang, qu'est-ce que tu transportes dans ces petites valises ? demande-t-elle, à bout de souffle, en les tirant toutes les deux à l'intérieur. Des fers à repasser ?

Non, mon vibromasseur.

— Désolée, elles sont très lourdes, je sais. Il y a beaucoup de livres à l'intérieur...

Mais ma voix s'éteint. Je peux à peine parler, tant j'ai l'esprit en feu.

Heureusement, elle ne semble pas avoir remarqué mon trouble. Elle abandonne mes bagages au

milieu de la pièce et se laisse tomber à côté de moi sur le lit, tout essoufflée.

Et une autre torture commence... Elle est si proche que je sens la chaleur de sa peau. Il est vrai qu'elle est à moitié nue : elle porte juste son haut de Bikini et un minuscule short blanc qui ne cache rien de ses longues jambes fines et bronzées... Pour me donner une contenance, je baisse les yeux vers ses pieds. Elle porte des tongs et ses ongles sont laqués de rouge. Et soudain, pour une raison que je ne m'explique pas moi-même, je trouve ses orteils incroyablement sexy.

Mais qu'est-ce qu'il m'arrive ? Il faut absolument que je me reprenne !

— Merci de m'avoir apporté mes bagages, Audrey, je parviens à balbutier. C'est très gentil.

Elle me dévisage fixement, et cette fois j'ai l'impression que c'est moi qui la fascine. Non, impossible.

— Je t'en prie. Je voulais te voir, de toute façon. T'avoir tout à moi pendant quelques minutes avant qu'on aille rejoindre les autres.

Elle me sourit comme si elle était ma meilleure amie ou ma grande sœur, et je ne sais plus du tout où j'en suis. Nous avons discuté sur internet, elle et moi, comme je l'ai fait avec tous les autres, mais nous n'avons jamais été particulièrement proches, pas comme je le suis avec Viviane, en tout cas.

Sauf qu'Audrey est *très* différente en vrai. Plus chaleureuse. Plus... adorable.

— Je suis contente que tu sois là, dit-elle alors en me prenant la main. On va s'amuser comme si on était en colonie de vacances. On fera griller du pop-corn et on discutera pendant des heures, de tout et de rien. De nos acteurs préférés, de nos projets. On pourra parler jusqu'à l'aube et on s'endormira par terre comme une nichée de petits chiots ! Qu'est-ce que tu en dis ?

Je ne peux pas m'empêcher de sourire.

— C'est un programme intéressant.

— Tu vas adorer vivre ici. C'est la troisième fois que je viens. Quand on y a goûté, on ne peut plus s'en passer. Ce sera pareil pour toi, tu verras. Je veillerai personnellement à ce que ton séjour soit formidable pour que tu sois obligée de revenir l'année prochaine !

Elle sourit et je vois réapparaître la fossette sur sa joue gauche. Elle a l'air d'une petite fille espiègle même si je sais qu'elle a la trentaine.

— Si je comprends bien, tu connais tout le monde dans le groupe ?

— Oh oui. Tout le monde.

Pourquoi ai-je l'impression qu'il y a un sens caché dans sa réponse ?

Elle capture une mèche de mes cheveux dans sa main, enrôle une boucle autour de ses doigts et la regarde avec cette attention qu'elle semble porter

à toute chose. Et, moi, je ne peux m'empêcher de baisser les yeux sur ses seins. Pressés l'un contre l'autre, hâlés, ils sont magnifiques.

— Tu as des cheveux sublimes, murmure-t-elle. Je les adore.

Mais je l'entends à peine. Je ne parviens pas à détourner les yeux de l'aréole sombre qui affleure à la lisière de son Bikini fleuri. Je suis encore excitée par mon rêve et je sens tout mon corps devenir chaud et moite.

Il faut vraiment que je me ressaisisse.

C'est la première fois de ma vie que je suis troublée par une femme. Bien sûr, elles sont présentes dans mon rêve mais ce n'est pas pareil. Je n'ai jamais été attirée physiquement par une personne de mon sexe.

Jusqu'à aujourd'hui.

A cet instant, Audrey tire tout doucement sur la mèche de cheveux enroulée autour de son doigt.

— A quoi penses-tu Bettina ?

Zut.

— A... rien de particulier. Je suis encore fatiguée par le voyage. Mais je serai en pleine forme pour le dîner, j'en suis sûre.

— Si tu ressens le besoin de te coucher tôt, n'hésite pas à le dire. Je viendrai te border.

Et elle se penche pour effleurer ma joue d'un baiser.

Aussitôt, mon corps se met à brûler. Autant allumer directement un brasier géant...

— A tout à l'heure.

Et elle s'en va.

Mon Dieu, je suis en train de me ridiculiser. Je vois de la séduction là où il n'y a que de la gentillesse. Audrey possède une sorte de magnétisme sensuel qui me perturbe, mais ce n'est pas vraiment du désir.

Bien sûr que non.

Je n'ai jamais ressenti l'envie de faire l'amour avec une femme, de toucher sa peau douce, de prendre ses seins épanouis dans mes mains, dans ma bouche...

J'avale une grande goulée d'air pour forcer mon cœur à ralentir ses battements. Je ne désire pas Audrey, point final.

A force de me le répéter, je finirai peut-être par m'en convaincre.